

10. Le Lac Malure

J'ai parlé du Lac Malure et de la mauvaise réputation qu'il avait depuis ce jour d'août mille neuf cent trente-neuf où le bateau à aubes chavira, entraînant dans la mort cent cinquante personnes dont quarante-huit enfants.

J'avais pu déjà m'en faire une idée depuis l'autorail qui m'avait conduit à Montélian : dans cette vallée encaissée, il n'était rien moins que sinistre. La voie ferrée le longeait sur cinq kilomètres, à partir de son extrémité Est qui le voyait sourdre sournoisement des marécages ondulants de roseaux sauvages, jusqu'à son extrémité Ouest qui dégueulait en rapides vertigineux et fumants.

Aussi étonnant que cela puisse vous paraître, je n'ai pas accepté d'emblée l'existence du lac, comme s'il s'était fait une place dans mon esprit malgré moi, j'allais dire à mon corps défendant.

Ainsi, lorsque je travaillais dans les Carrières, absorbé par mes tâches quotidiennes, je l'oubliais au point de le rayer littéralement de la carte, d'aucuns diront que je le rayais de la carte pour l'oublier, et même lorsque Joseph Barberaz partait en livraison, surtout s'il devait redescendre la vallée, et que par l'esprit je me projetais à l'extérieur des Carrières pour le précéder dans son itinéraire, le Lac Malure n'en faisait jamais partie.

Je savais que Joseph devait remonter vers Montélian afin de rattraper la route qui passait sur l'autre versant de la vallée parce qu'au milieu il y avait quelque chose de gris, de sombre et d'infranchissable, comme une terra incognita que mon esprit paresseux se gardait bien de sortir des limbes.

Mais le soir, comme je sortais des Carrières pour remonter à l'Auberge des Sapins Flasques, j'avais toujours un coup de bélier dans le bide lorsque le lac reprenait sa place.

J'étais d'autant plus enclin à passer le lac par profits et pertes que celui-ci semblait absent, autant de mon esprit que de celui des autochtones, et qu'il n'en était fait mention nulle part.

Autour de tous les lacs que j'ai jamais pu voir, vous ne pouviez faire un pas sans qu'un panneau n'annonce une auberge, un restaurant, un camping ou une location de pédalos et sans qu'il ne soit évoqué dans le cours d'une conversation.

Mais pour le Lac Malure, c'était comme s'il n'avait jamais existé, mis à part cet épisode d'avant-guerre qui avait été sanctionné de la manière que l'on sait. La seule trace qu'avaient laissée les tentatives des hommes pour l'intégrer à leur commerce étaient ces grosses maisons estivales désuètes, pour la plupart fermées, qui s'étiraient sur la rive nord. Les fenêtres qui donnaient sur le lac étaient aveugles, sous prétexte qu'elles donnaient plein sud et que le soleil était aveuglant en été, entre onze et quatorze heures.

L'Auberge des Sapins Flasques où j'avais pris pension était située sur le col du même nom, sur la route qui mène de Montélian à Maulieu. C'était une grosse auberge dont l'importance surprenait dans ce lieu reculé mais c'était la seule du pays et personne n'aurait seulement songé à en chercher une autre, encore moins d'en ouvrir une, dans l'humidité noire de Montélian qui tournait le dos au lac ou dans l'air âcre de Maulieu pollué par les fumées des aciéries que l'on trouvait de l'autre côté du col.

C'est en fréquentant le personnel de l'Auberge que je me rendis compte que tous étaient vaccinés contre la présence du Lac Malure mais que celui-ci les concernait si peu qu'ils pouvaient accepter d'en parler.

C'est justement parce que c'était moi et personne d'autre qui le mettait toujours sur le tapis que je me rendis compte que le lac m'avait sournoisement empoisonné l'arrière-pensée. L'idée qu'il n'y avait d'autre issue à cette contamination que d'en arriver à une confrontation délibérée avec sa présence, naquit et se mit à croître.

Pourtant il y avait d'autres lacs dans la région, au-dessus du col ou dans le Massif des Grandes Dalles, comme ne manquaient jamais de me le faire remarquer les gens de l'Auberge à chaque fois que je les relançais sur le sujet. Incomparablement plus petits que le Lac Malure mais ô combien plus réputés et fréquentés pour la

beauté de leurs eaux glacées inondées de lumière, enchâssés dans les sapins bleus, où l'on venait de loin pour pêcher la truite des glaciers.

Mais le Lac Malure faisait petit à petit sa place dans ma tête, vacuité nécrosée pleine d'un néant corrosif. Il prenait une importance telle qu'il apparaissait dans mes rêves, d'abord de temps à autre puis de plus en plus fréquemment, comme une personnalité malfaisante me mettant au défi de plonger mon regard dans son œil sans fond, ourlé de la malignité des montagnes sombres dans lesquelles il s'échancrait.

Cette présence devint si pesante que je finis par répugner à me coucher le soir, de crainte de voir bientôt s'élever dans mes rêves des volutes de cauchemars récurrents et à me lever matin, après une nuit pesante, pour descendre prendre mon travail sur le bord de ses rives.

Pourtant aux Carrières, plongé dans l'activité laborieuse journalière, je me sentais protégé de sa présence par la gaieté communicative de mes collègues, par la matière sèche, blonde et vivante que nous travaillions et par la sérénité imperturbable des ammonites qui en avaient vu d'autres, étant passées par de tels gouffres de temps, par de telles indicibles profondeurs de ténèbres que toutes ces terreurs humaines ne pouvaient que les faire sourire.

Mais, le soir venu, dès que je sortais des Carrières pour monter à mon lit de l'Auberge des Sapins Flasques, une main glacée m'étreignait à nouveau l'estomac.

J'ai cependant assez de clairvoyance pour me rendre compte que si le Lac Malure était détestable pour tout le monde, et ceci par des causes bien physiques dans lesquelles entraient sa couleur et sa situation, il l'était pour moi d'une façon particulière.

En d'autres termes, le lac faisait écho à des ténèbres que j'emporterais avec moi et qui surgiraient sous d'autres formes si jamais je cédaï à l'envie qui me tenaillait de planter-là le métier de contremaître carrier et d'aller chercher l'oubli sous des latitudes plus bénignes. N'est-ce pas ainsi que j'ai toujours survécu aux

regrets de mon oisive jeunesse ?

C'était une des dernières belles journées d'octobre. Le matin vif et lumineux m'avait estourbi en sortant de l'Auberge dès que j'avais reniflé les bouffées de gelée blanche, de résine et de bois brûlé, percutantes comme un rail de coke.

Un soleil d'automne réveillait les forêts lointaines et enflammait les sommets. De lourds vaisseaux de brume titubaient dans les vallons comateux d'où ils se faisaient virer par le jour, comme une bande de pochards, montaient à la mâture des arbres, jusqu'aux sapins des sommets où ils prenaient le large, emportés par le vent dans l'azur du ciel.

À l'Ouest, aussi loin que portait la vue, les sommets se succédaient, couverts d'un velours d'or, de pourpre et de rouille que le soleil faisait bouillir sous le couronnement noir des sapins.

Dans l'ombre blafarde des sous-bois, des mammouths de chênes développaient leurs membres pachydermiques, des hêtres colonnaires poussaient jusqu'au ciel leurs fûts d'ardoise lisse. Hissés sur des tables rocheuses, des érables et des frênes tendaient leurs hautes branches vers des poussières de soleil.

Entre des berges emmitouflées de myrtilliers nains, des torrents jaillissaient dans un bafouillement de mousse, s'abîmaient dans la sombre réflexion des vasques, vernissaient les flancs luisants de dalles glissantes ou bouillonnaient sur le mol moutonnement des roches.

Parmi les troncs écailleux incrustés de lichen, parmi les rochers coiffés de mèches rousses et grises, régnaient des douceurs de girolle et d'humus, une âcreté de granit, une stupeur de nuit blanche.

Le Lac Malure était encore dans la nuit mais le jour naissant n'allait pas tarder à le voir fumer comme un chaudron de sorcière jusqu'à ce que la chaleur du jour eût dissipé les maléfices. Inutile, dans ces conditions, de partir trop tôt, l'après-midi serait bien assez long pour en faire le tour.

Vers quatorze heures, après avoir descendu le Col des Sapins Flasques, traversé Montélian et emprunté la route qui menait aux Carrières, j'arrivai au passage à niveau où habitait Antoine Quirieux.

En l'espace de trente minutes, alors que je descendais dans l'auge de la vallée, j'étais passé de la lumière à l'ombre et la répugnance avait crû en moi, en même temps que l'humidité froide de l'air s'était épaissie.

En ce jour de repos, la vallée avait repris son aspect naturel et revêche, libérée de l'activité des jours ouvrés qui la faisait résonner de vibrations rassurantes et, pour l'heure, c'est à grand peine que je reconnaissais les aires où je circulais les yeux fermés pendant le reste de la semaine.

Je ne traversai pas la voie ferrée, comme à l'accoutumée pour monter aux Carrières, mais laissai ma voiture et empruntai un chemin empierré qui longeait le bord du lac que je suivis sur deux kilomètres.

J'avais choisi la rive sud car c'était la plus sombre et la moins propice à me laisser distraire par les signes de l'activité humaine alors que j'essayais de comprendre la raison de cette profonde aversion pour le lac.

Je ne tardai pas à comprendre qu'elle était liée au fait que j'en sois réduit à occuper mes dimanches solitaires en errances le long de ses rives humides et glacées et que ce n'est pas comme cela que j'avais vécu jusque-là.

En marchant le long de cette rive escarpée où s'accrochaient parfois quelques touffes de tristes roseaux déplumés, sans que se fasse entendre le moindre plongeon de grenouille ou le moindre gloussement de poule d'eau, je parvins à une sorte d'embarcadère pourri, au bois verdi de mousse, auquel était amarrée une affreuse barque noire à fond plat et au museau tronqué. Il était difficile de faire pire dans le domaine de la navigation à rames.

Je la tirai vers la berge de limon brun dans lequel elle fit sa souille, en prenant garde de ne pas passer au travers du ponton. J'en

fis le tour et lui flanquai quelques bons coups de pied dans les flancs pour juger de son état de pourriture. Puis je vérifiai que les deux avirons rangés au fond s'emboîtaient bien dans les tolets et jugeai qu'il n'était pas exagérément imprudent de la sortir de sa catalepsie pour un dernier voyage. La barque grinça comme je m'arc-boutai pour la pousser à l'eau.

Sur cette berge qui ne devait voir le soleil que dix minutes par an, le jour de la Saint-Jean, il régnait une odeur fade d'eau douce et de roseaux pourris. Entre nous, la barque se fût-elle réduite en vermoulure au moment où je l'inspectais, je n'en aurais pas été autrement désappointé.

Mais voilà, pourquoi fallait-il que je fasse ce que j'avais décidé de faire ? Pourquoi étais-je, de moi-même, mon propre pion pour m'infliger ce pensum ? Quel était ce prurit qui me faisait gratter là où cela me faisait peur ? Quelle frustration aurait été la mienne si j'avais tourné les talons comme l'aurait fait le premier orang-outan venu qui a deux sous de jugeote, lui au moins !

Finalement, ce qui aurait été vraiment une victoire sur moi-même, cela aurait été de rebrousser chemin, de remonter à l'auberge et de me mettre à un bon polar en me souciant du lac comme d'une guigne. Mais le lac me disait “ chiche !”, alors par faiblesse et parce que j'avais peur d'être lâche, je répondais à son défi.

Quelques instants plus tard, voyant que personne ne se décidait à venir me mettre en garde contre je ne sais quel danger ou interdiction, je m'élançai sur les flots d'encre noire que je fendis d'un sillage à la rectitude discutable mais je ne suis pas homme à pinailler.

Une légère bise d'Est venait poncer la surface du lac sur laquelle se reflétaient les flancs austères de la vallée. En voyant leurs pentes abruptes plonger à pic dans la masse des eaux, j'eus, l'espace d'un vertige, une bonne estimation de leur profondeur. Je cessai de ramer et me penchai par-dessus le plat-bord.

L'eau était pure et sombre comme un ciel nocturne privé d'étoiles. J'étais vraiment le seul à avoir eu la détestable idée de

venir sur le lac. Pas un pêcheur ne laissait rêveusement tremper son fil dans ses eaux, sans doute effrayé de ce qu'il en pourrait tirer.

Les canards sauvages avaient depuis longtemps trouvé des étangs plus gais, où l'on pouvait palmer sans craindre la succion de je ne sais quel gluant cauchemar glacé.

Il n'y avait d'autre bruit que celui du clapot sur la coque, mais ce n'était pas le silence fortuit d'une nature qui s'écoute, c'était celui sécrété par le guet malveillant du corps noir des eaux sombres qui absorbait l'ombre glacée que la montagne exhalait.

Cette noirceur éblouissait à tel point mon jugement que je ne pouvais voir si le lac était vraiment laid. Pourtant il y aurait eu quelque chose de contre nature à ne pas ressentir cette laideur, de même qu'il est inconcevable de ne pas souffrir de la perte d'un être cher ou de laisser avec flegme sa main sur un lit de braise.

Si cette laideur n'était que l'expression douloureuse d'une phobie inexplicable des profondeurs, si elle n'avait aucune préexistence à mon observation, si elle disparaissait dès lors que je lui tournais le dos, ne pouvait-il en être de même pour la beauté des cimes enneigées ? Si la laideur du monde n'existe pas, qu'en est-il de sa beauté ?

S'il en est ainsi, je m'explique que j'aie toujours joui de l'instant comme on mange de la barbe à papa : une grande goinfrée de vide avec un goût sucré. En même temps que je savoure le bonheur, sa précarité me conchie le plaisir.

Définir la beauté conduit à la définir absolument par l'analyse de l'harmonie des formes et des couleurs afin de l'affranchir des influences d'ordre psychique particulières ou morales d'ordre général.

Imaginez une rue déserte et rectiligne aux bâtiments aveugles noircis par les fumées d'usines dans une petite ville industrielle sur le déclin, coincée dans une vallée étroite aux parois abruptes sous un ciel gris et bas. C'est un exemple typique de laideur qui peut s'appliquer à nombres de petites villes alpines ou vosgiennes.

En réalité la laideur vient du sentiment de solitude inspiré par la

rue déserte, de monotonie due à son aspect rectiligne, de replis et de rejet qu'évoquent les bâtiments aveugles, de labeur salissant que nous rappellent les bâtiments noircis par les fumées d'usines et de mort, enfin, puisque cette ville sur le déclin n'est habitée que par des vieillards.

Ces impressions sont amplifiées par la situation de la ville dans une vallée qui reprend les caractéristiques de la rue, sa rectilinéarité, ses versants abrupts sur lesquels rien ne peut s'accrocher, le ciel gris et bas qui évoque la fumée des usines.

L'œil ne peut percevoir la beauté car l'esprit est tout entier préoccupé par l'angoisse. Mais libérer l'esprit de cette angoisse et le ramener à la réalité de ce que perçoit l'œil : la perspective de cette rue et les lignes fuyantes qui sont toujours un sujet de curiosité et d'émerveillement, le crénage des bâtiments, le relief des parois qui est d'autant plus remarquable qu'elles sont lisses, le grain des enduits, le lavis brun, sépia et toutes les nuances délicates de ce que l'esprit angoissé range dans le gris, le bouillonnement cuivré, du rouge au vert en passant par l'or, de la végétation des coteaux, la lumière qui tombe du ciel et qui est à l'origine de la perception des formes et des couleurs.

La beauté, quand elle n'est pas définie absolument, est assimilée au bien-être, à la sécurité. Elle est alors un sursis d'angoisse. Il faut arriver à voir malgré l'angoisse, c'est la seule solution pour que la beauté soit universelle et non pas dépendante de l'état d'esprit et de l'angoisse de chacun. Sinon il ne saurait être question de solfège et de lois des couleurs.

Je me souviens d'un petit bonhomme qui m'avait demandé : “qu'est-ce que ça veut dire : beauté ?”, comme il m'aurait demandé de lui dessiner un mouton. Je m'étais lancé dans une grande explication mêlant la poésie d'un soleil couchant à la statuaire grecque et lui demandait de me dire comment il en était venu à me poser cette question. Mais les mots nous avaient trahis car il me répondit : “ la maîtresse m'a dit qu'elle allait me botter les fesses ! ”.

Il aurait aussi bien pu me demander : “ s'il te plaît, dessine-moi

une femme à poil ! ”. J'aurais dessiné une cabine de bain avec un trou pour coller son œil et j'aurais dit : “ tiens, la femme de tes rêves est là-dedans, elle est un peu osseuse car il y a peu de place mais j'espère qu'elle te plaira ! ”. “ Oh, elle n'est pas aussi maigre que ça ! Mais pourquoi lui as-tu laissé son maillot ? ”. Ils ne sont jamais contents !

La beauté, est-ce l'ensemble des harmoniques qui font résonner nos sens, au sens vibratoire du terme, au contraire de la laideur qui crée la cacophonie ? Ou bien est-elle la vibration de nos sens ? Est-ce la cause ou bien l'effet ? La beauté existe-t-elle par elle-même, en dehors du fait qu'elle soit perçue, ou bien est-elle une sécrétion de l'organe qui la perçoit ?

Il y a certainement des paysages fulgurants de couleurs sur Mars, sur Europe ou sur Callisto qui se foutent pas mal d'être vus, un vrai gâchis ! Ce qui prouve que la beauté est le simple plaisir de percevoir et que le plaisir est fonction de l'organe qui perçoit : œil de guêpe, de langouste, cils de paramécie etc... Là où il a perception, il y a plaisir. Là où il n'y a pas de perception, il n'y a pas de beauté. Voilà le genre de question dont la réponse vous fait une belle jambe !

Pour percevoir la beauté, il faut être un sens et non pas un esprit. Il peut y avoir de la beauté à percevoir dans une prison, aussi choqué l'esprit soit-il par ce lieu.

En me penchant par-dessus le plat-bord, mon regard plongeait dans l'eau noire et je sentais que ma vie ne tenait qu'à un film : celui de la surface du Lac Malure qui me séparait de la mort par noyade.

Il me semblait que j'étais à ce moment plus proche de la mort que le vainqueur de je ne sais quel sommet de la Cordillère des Andes ou de l'Himalaya qui titube à huit mille mètres d'altitude par une température de deux cents degrés Kelvin, qui se gèle les bas morceaux mais qui a derrière lui une chaîne de télévision, un journal à grand tirage, une grande maison d'édition, l'Association des Handicapés Sportifs, l'Association des Scientifiques Gelés du

Pédoncule, ses parents fiers de lui, ses amis qui heurtent du coude celui de leur voisin de comptoir en s'exclamant : mais c'est mon pote !

Moi, au contraire, penché au-dessus des eaux sombres du lac, je n'étais retenu à la vie que par mes deux mains crispées sur le plat bord, avec personne dans les coulisses pour m'exhorter à tenir bon.

Si bien qu'à tout prendre, ma situation était bien moins enviable que celle de ce vainqueur de l'Antarctique qui a rejoint le pôle Sud par la face nord, en passant à l'ombre. Il finira sa vie en chaise roulante, certes, mais il la terminera, tout en se disant qu'à tout prendre, un cadre moyen qui passe la sienne le cul dans son fauteuil, sur le siège de sa voiture ou devant sa télévision à regarder des gaziers dans son genre planter leur fanion au pôle Sud, ne se sert guère plus de ses guiboles que lui de ses moignons gelés.

Mon avion contre un parachute ! S'écriait un chef d'état dont le pilote venait de choper une fusée Scud dans le sternum. Mes arpions contre la considération de mon coiffeur ! Sans espérer avoir plus de succès que ce chef d'état dont personne ne voulut de l'avion.

Quant à mon coiffeur, il ne s'est jamais aperçu que je lui faisais faux bond et si je glissais dans l'eau froide en ce moment même, il ne découvrirait ma disparition qu'à ma résurgence, après la prochaine glaciation, dans trois ou quatre millions d'années.

Je me souviens d'un étang dans lequel nous allions nous baigner alors que j'étais loupiot. Ses eaux étaient opalescentes et claires comme l'intérieur d'une huître ou comme celui d'un lagon. Ou comme celui des chiottes lorsque vous les avez décapées au détartrant, ce qui revient à dire qu'il n'y avait pas l'ombre d'un doute occupé à nager entre deux eaux et que la réticence relève de la même phobie quand il s'agit de gober une huître marronnasse, de se baigner dans un lagon vaseux ou de poser sa pêche dans les chiottes de la gare d'Avignon-Centre.

La clarté des eaux tenait au tapis d'argile blanche du fond de l'étang qui avait la luminescence de la nacre ou de la porcelaine. La

peur, c'est surtout une question de lumière. Même lorsque nous les rendions turbides à force de les remuer comme des canards de sexshop, nous n'éprouvions aucune réticence à nous y plonger et à y bouillonner à pleines brasses car cette eau métamorphosée par notre agitation en un bain de lait était pour nous d'une bienveillance éblouissante, libre de ces sornoiseries rampantes qui hantent d'habitude les eaux sombres. En réalité, cet étang ne contenait rien d'autre que le reflet du ciel, et c'était cette certitude qui nous retirait toute crainte.

Il arriva un jour que l'un d'entre nous découvrit sur le fond, à cinq mètres sous lui, la forme géométrique du toit d'une voiture, voilée d'une fine couche d'argile blanche. Nous passâmes l'après-midi à nous défier pour nous rapprocher de l'épave, toujours plus hardis, toujours plus profond dans l'eau myope. Enfin, l'un d'entre nous retrouva une paire de lunettes de plongée dans son sac et ce fut lui qui décrocha le pompon. Il remonta à la surface comme s'il avait eu le feu quelque part et c'est suffoquant et vomissant que nous le portâmes sur la rive.

Lorsque les pompiers avertis, retirèrent la voiture de l'eau, ils n'y trouvèrent pas les cadavres attendus que notre camarade nous avait décrits enlacés sur la banquette arrière, mais un vieux tapis roulé et un énorme sac de voyage éventré rempli de vieux habits à donner.

Cet étang ne contenait même pas ces morpions d'eau qui nagent à grandes cuissées dans les eaux turbides, ni même des sangsues ou des vers de vases. Pourtant, cette eau qui nous rassurait car elle était minérale et sans vie, il avait fallu que notre imagination la peuplât de deux morts imaginaires qui nous en barrèrent l'accès le reste de notre vie, puisqu'à partir de ce jour nous ne fréquentâmes plus que la piscine municipale.

C'est à cette eau-là que je songeais quand je plongeais mon regard dans celles du Lac Malure. Combien de cadavres parcheminés levaient-ils vers la surface lointaine leur visage fendu d'un sourire désenchanté sous lequel dodelinait leur mâchoire.

Combien de doigts décharnés, crochus comme des hameçons, griffaient-ils l'eau silencieuse dans l'immobilité noire.

Dans le fond d'un jardin de mon enfance il y avait un puits assez large couvert de lentilles d'eau. On m'avait mis en garde contre l'innocence et la perfection de cette pelouse, dans l'éventualité où j'aurais jamais eu l'envie d'aller me rouler sur ce film vert et écailleux comme la peau d'un lézard. Le seul indice qui révélait ce que cet aspect innocent avait de trompeur, c'était cette platitude trop parfaite pour être la pelouse qu'elle avait l'air d'être. Cette perfection, cette perversion ne demandaient qu'une chose : que j'y lançasse un pavé pour les libérer.

Ce que je fis fatalement un jour en basculant un parpaing par-dessus la margelle et j'étais déjà loin lorsque retentit le plouf caverneux qui signait ma connerie. L'eau avait repris son calme depuis plus longtemps que moi lorsque je revins au puits me pencher par-dessus la margelle.

Comme d'habitude, j'avais eu bien raison de me méfier car mes soupçons étaient fondés : à quelques mètres sous la mince croûte de la surface s'ouvrait le vide insondable du ciel et bien plus qu'une simple noyade, la mort était une chute éternelle dans ce vide qui s'ouvrait sous mes pieds d'où me contemplait un gnome constipé de vertige.

Évidemment, je n'étais pas niais, même à l'époque, au point de croire à ce que je viens de vous dire. Je n'y croyais pas mais cela ne m'empêchait pas de l'avoir ressenti l'espace d'une seconde.

J'ai appris à nager assez tard, je devais avoir douze ans car trois années fut juste la durée nécessaire pour me remettre de l'horrible expérience que fut pour un bon nombre d'entre nous la pédagogie d'un maître-nageur soudoyé par l'Éducation Nationale.

Jusqu'à l'âge de neuf ans nous allions à la piscine chaque semaine avec le maître d'école, celui-ci ne faisant que nous livrer en main propre car à peine était-il en maillot qu'il se mettait à faire

des longueurs comme si sa vie en dépendait alors qu'il n'y gagnait jamais que des yeux de lapin russe et une sinusite chronique. Il nous confiait à un bonhomme ventripotent à l'air constamment furibard, avec un slip en laine qui lui donnait l'air grotesque à pendre mollement entre ses cuisses.

Le premier jour il nous sépara en deux groupes : celui de ceux qui savaient nager et qui ne désiraient rien d'autre que de nous voir nous noyer, ce dont le moniteur n'avait rien à foutre, et le troupeau des autres dont je faisais partie.

Je ne parviendrai jamais à oublier cette ambiance de piscine, l'écho métallique des coups de sifflets stridents des surveillants, les rires éraillés des petits salopards, l'air moite de vapeur d'eau de Javel qui faisait suinter la méchanceté des murs de faïence blanche.

À cette époque, la méthode d'enseignement de la natation tenait plus du conditionnement pervers que de la chorégraphie jubilatoire des bébés nageurs : on pensait que plus vous buviez la tasse moins vous mettriez de temps à comprendre que vous ne pouviez pas respirer sous l'eau.

De toute façon, ne pas savoir nager relevait d'une mollesse pleurnicharde dont il fallait commencer par vous punir et c'est pourquoi les maîtres-nageurs ne pouvaient se garder d'une indulgence bonasse envers les ruses pleines de trahison qu'employaient nos faux frères nageurs pour nous foutre à l'eau.

En revivant ces séances de harcèlement je nous faisais penser au jeu pervers des chiens de berger rassemblant des brebis et qui les laissent s'égarer afin de pouvoir les mordre. Sans être aussi cons que des brebis, nous comprenions vite que notre sécurité dépendait de la distance que nous mettions entre eux, l'eau et nous et de la force avec laquelle nous nous accrocherions aux bancs de bois d'où ils voulaient nous arracher.

Puis commençait la leçon. Tout d'abord on vous déguisait en Bibendum de liège, c'est à peine si vous pouviez effleurer l'eau des mains et des pieds, puis on vous ordonnait d'exécuter une

gesticulation incantatoire qui prétendait raconter le combat victorieux du nageur étanche contre l'eau chlorée.

Enfin, au moment où vous pensiez vous en être tiré à bon compte on commençait à vous retirer des pains de liège, l'air de rien, jusqu'à ce que vous finissiez par boire votre première tasse.

Dans la tête des pédagogues balnéaires, chaque nageur en puissance avait en lui une quantité finie de panique irraisonnée qu'il suffisait d'épuiser une bonne fois pour toute. En conséquence ils l'épuisaient en s'imaginant qu'après cela nous serions disposés à leur prêter une oreille attentive. Alors la séance commençait à prendre de l'intérêt pour le maître-nageur et c'était votre fête.

Je me demande pourquoi il n'utilisait cette méthode à la con que pour nous apprendre à nager. En nous ceinturant de ballons d'hélium qu'il aurait crevés un à un, il aurait aussi bien pu se mettre en tête de nous apprendre à voler. Avec le même succès. C'est du moins ce que cette pédagogie suggère.

À l'instant où nous étions à point, c'est à dire complètement hydrophobiques, il nous jetait chacun à notre tour dans le grand bain et prétendait nous soutenir avec le bout recourbé d'une perche pendant que nous aurions sagement fait les gestes qui sauvent.

Vue de l'esprit évidemment, comme tout ce qui ressort des directives de l'Éducation Nationale, car c'était littéralement à des joutes nautiques auxquelles nous nous livrions avec le gros mec, lorsque celui-ci agitait sa perche pour décrocher les petits morpions qui s'y cramponnaient au lieu de faire ce que disait le manuel.

Les pauvres bougres qui avaient lâché la gaffe et qui, pour ne pas se noyer, venaient s'accrocher au bord, il leur marchait sur les doigts pour leur apprendre à ne pas les mettre où il ne faut pas.

Ceux qui, comme moi, pensaient s'en tirer en oubliant leurs affaires de piscine ne le faisaient pas deux fois : ils avaient droit à un régime spécial car, outre qu'il les affublait du même maillot ridicule qui lui couvrait les roustons, il les enfouissait ensuite dans l'eau à coups de gaffe en les adjurant de bien mouiller leur slip car celui-ci avait tendance à gonfler en laissant échapper des myriades

de petites bulles lorsqu'il était sec. En ajoutant que, avec le cul que cela nous faisait, nous avions l'air de fourmis ce qui n'incitait pas notre bourreau à nous traiter autrement que comme des insectes.

Les autres, assis, tremblants de peur et de froid, le teint jaune colique et les lèvres violettes, ne pouvaient que regarder avec incrédulité le martyr qui les attendait.

Au bout de quelques leçons, après que chacun se fut bien noyé trois ou quatre fois au milieu des hurlements de kapo du maître-nageur et que, pour autant que je sache, aucun ne flottait mieux que le premier jour, nous en venions au supplice du plongeoir de deux mètres.

Cela se passait en fin de séance quand tous ceux qui savaient nager s'en étaient lassés et trouvaient plus intéressant de venir nous voir nous noyer.

La piscine était redevenue calme et aucun clapotis ne venait troubler sa surface. Du haut de mon plongeoir de deux mètres, je voyais le carrelage du fond du bassin de quatre mètres, ce qui fait six mètres si je compte bien, sur lequel j'allais me fracasser le crâne si jamais je faisais ce que ce fou m'ordonnait.

Pour accepter de sauter, je dis bien sauter car nous n'en étions pas au point de devoir plonger puisqu'après tout nous ne nous rendions ridicules que pour amuser la galerie, pour accepter de sauter, donc, il fallait que l'eau soit bien agitée et que l'image du carrelage sur lequel je n'allais pas manquer de me casser les dents soit mouvante et ondoyante.

Alors la lumière se reflétant sur les vaguelettes donnait une existence à la surface et une consistance à l'eau qui pouvait dès lors amortir ma chute. Dans ces conditions seulement j'acceptais de me noyer.

Depuis, j'ai appris à flotter tout seul, en autodidacte et en vérifiant petit à petit que mon corps respectait bien les lois physiques et réciproquement. Cela peut paraître une évidence mais ça ne l'est pas du tout ! Les maîtres-nageurs pensent que flotter est une vertu des corps, naturelle et partagée. C'est archi-faux ! C'est

la graisse et la capacité des poumons qui font flotter : les mecs tout en os, à la poitrine creuse, qui prétendent faire la planche coulent comme des bicyclettes dégonflées, un point c'est tout.

Je vous raconte cela pour nuancer cet aspect de l'eau que j'avais découvert depuis la margelle du puits. Dans le premier cas je m'étais laissé abuser par ce que l'eau paraissait être et dans le second par ce qu'elle paraissait n'être pas. L'apparence de fermeté qui m'aurait englouti, d'un côté, le néant apparent qui m'aurait soutenu dans la chute, de l'autre. Trop de confiance dans un cas, pas assez dans l'autre. Ce n'est qu'en plongeant qu'on sait à quoi s'en tenir et parfois cela ne pardonne pas.

Mais j'en reviens à ma croisière. Sur l'autre rive, à deux kilomètres, je pouvais voir les maisons baignées de lumière du monde des vivants. Je repris les rames et, ménageant mon souffle pour ne pas céder à l'envie de m'y précipiter, je repris ma navigation et m'éloignai de la rive morte en prenant comme amer un gros et laid chalet qui trônait comme une bouse au milieu de chiures de mouches néo-savoyardes.

Parvenu vers le milieu du lac, apaisé par la relative proximité de la rive nord, de sa lumière et de ses maisons, je ralentis la cadence puis rentrai les avirons et courus sur mon erre.

Déjà l'ombre se faisait moins épaisse et se diluait sous la luminosité du ciel. Au loin, une voiture démarrait, prenait de la vitesse et s'éloignait dans l'après-midi. Une odeur ténue de fumée froide parvenait jusqu'à moi et je pouvais la voir s'élever depuis le petit carré d'une vigne accrochée au contrefort ensoleillé.

Je m'installai au fond de l'embarcation, la tête appuyée contre un banc de nage et me laissai bercer par l'écho de cette lointaine et fugace activité rassurante.

Un frisson me réveilla, de froid ou de terreur. J'émergeai, hagard, avec une impression étrange de vacuité et de faiblesse, et me redressai maladroitement. Un épais brouillard s'était abattu sur le

lac pendant mon somme et c'est à peine si je distinguais l'extrémité de la barque.

J'avais le sentiment oppressant d'être perdu dans un après-midi de dimanche d'hiver, au beau milieu d'une marée de semaines, de mois et d'années, comme dans un infranchissable marécage. Je mis presque une minute à rassembler mes esprits et me rappeler dans quel hémisphère j'étais, ce que je faisais dans la vie, dans quel endroit précis je me trouvais, comment j'y étais venu et pourquoi.

Puis je balançai quelques instants pour décider si je devais revenir vers la rive sud, ce que je répugnais à faire, ou si je devais continuer vers la rive nord, ce qui me garantissait deux bonnes heures de marche pour récupérer ma voiture. Je réalisai alors que, quel que soit le parti que je prenais, je ne saurais jamais dans quelle direction me diriger avec assurance. Mon seul repère, dans cette minute, m'était donné par le nez de ma barque qui était ci-devant orienté vers la rive nord. Comme je n'avais aucune indication pour me diriger ailleurs, je décidai de le laisser me conduire, de ne pas changer de direction et c'est alors que je découvris qu'il me manquait un aviron.

Je me demande encore ce que j'aurais fait s'il m'avait manqué les deux. Me serais-je mis à l'eau en poussant ma barque pour me reposer de temps en temps ? Quel risque aurais-je couru à barboter dans ces eaux ? Ne tenaient-elles pas leur couleur sombre des limons de schistes lustrés qui en tapissaient le fond strié par l'abrasion des glaces ? Ne devaient-elles pas leur profondeur, non à une volonté maligne de dissimuler des horreurs depuis longtemps démodées, mais au surcreusement induit par le relèvement du profil de la pente ? Comment cette vallée, décrite depuis si longtemps comme l'exemple typique d'une auge glaciaire, pouvait-elle avoir une vie cachée ? Avais-je à craindre les dents de quelques piranhas, de quelque crocodile ou du grand requin blanc ?

Pas le moins du monde ! Sous nos climats bienveillants, tout ce qui nage, rampe, flotte, ondule, tout ce qui se tortille, s'insinue ou

se propulse, tout ce qui glisse, frotte, trotte, oscille, ballotte ou vibronne, tout ce qui serre, enveloppe, mord, broie, suce, pique, ronge ou phagocyte, tout ce qui bouffe, bâfre, dévore, tout ce qui s'empiffre, tout ce qui se gave, tout ce qui pignoché ou chipote, tout ce qui vit dans les eaux froides ou tièdes, claires ou glauques, pures ou turbides, tout, vous dis-je, a été classé, reclassé et passé d'un tiroir à l'autre, a été objet de thèse, de querelle, de scandale ou de duel.

Si bien qu'en faisant mes comptes, tout ce que je pouvais rencontrer dont la taille dépassât vingt centimètres de long, c'était une truite, un brochet, une carpe ou une anguille, autant de poissons qui ne sont pas réputés pour leur agressivité.

À moins, bien sûr, de manquer de chance et de tomber sur un être ayant échappé jusqu'à nos jours à la classification taxinomique, appartenant à un embranchement, à une classe, à un ordre, à une famille, à un genre et à une espèce ayant différé son entrée sous les projecteurs en attendant le jour où je me mettrais à l'eau pour me dévorer.

C'est la réflexion raisonnable que je fais maintenant mais il me suffit de me remémorer l'eau sombre où venaient crever parfois des remous inquiétants, comme de grosses méduses d'eau soulevées par les contorsions d'un être pélagique, pour réaliser que je n'aurais jamais été chiche de me mettre à l'eau car je craignais plus les murènes géantes, soyeuses et gluantes, noires et malveillantes de mes terreurs imaginaires qui me feraient suffoquer et éclater le cœur, que les alevins d'épinoche qui pouvaient venir prosaïquement me chatouiller le ventre.

Et pourtant, je vous fais juge : ce n'est pas faute d'avoir procédé à l'inventaire complet des placards et des armoires, d'avoir regardé sous le lit et dans le coffre à jouets, d'avoir nommé, décrit et mesuré, démonté et désossé, assigné à résidence et libéré sur parole tous les objets, les plantes et les animaux de ce bas monde comme autant de délinquants multirécidivistes ! Cependant, jusqu'où peut-on être sûr que ce bouillon de culture de gloutonnerie ne va pas créer

spontanément une chimère infernale à rajouter au catalogue de ce foisonnement obscène ?

Il est temps de faire pièce au lieu commun du bon sens : si les girafes ont un si long cou, ce n'est pas pour s'adapter au milieu. En effet, eût-ce été le cas, les antilopes, qui galopent dans les mêmes savanes, auraient dû évoluer de même (je sais qu'il y a des antilopes girafe de même qu'il y a toujours quelqu'un pour vous faire chier).

Au lieu de chercher je ne sais quel bidouillage de la génétique pour adapter lentement le pauvre animal à un milieu qui change plus vite que lui, ce qui n'explique que notre besoin d'explications, il est bien plus fructueux de s'étonner qu'il ait pu survivre malgré cette difformité audacieuse qui précarise sa niche écologique. Cette difformité n'est que le résultat d'opportunités hasardeuses et de modes capricieuses et je suis sûr que le principal moyen de séduction, chez les girafes, à part l'odeur et la puissance du jet d'urine bien entendu, c'est la longueur de cette saloperie de cou qui ne sert à rien, si ce n'est à se faire remarquer.

Si la sélection naturelle avait pour seul critère l'efficacité, il est probable que les girafes ne se seraient pas autant montées du col. C'est plutôt de séduction naturelle, dont il faut parler. En effet, j'ai coutume d'entendre que ce sont les mieux adaptés qui survivent. Foutaise ! Ce sont les plus séduisants tant que leurs outils de séduction ne les envoient pas ad patres ! En effet, si ceux-ci ne sont pas contradictoires avec le milieu, ça va rouler pendant quelques centaines de milliers d'années.

C'est un peu comme à carnaval : tous les déguisements sont permis pour peu que vous arriviez à les porter. Lorsqu'on vous demande ce que signifie votre accoutrement, vous n'avez qu'à répondre : j'ai seulement voulu voir si les filles allaient me remarquer !

Le besoin de se faire remarquer, voilà ce qui fait vivre. C'est aussi ce qui fait mourir, quand on a tendance à pousser le bouchon trop loin. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point la nature est bonne fille. Il faut vraiment chier dans la colle pour qu'elle vous

raye des cadres. Elle a fermé les yeux à l'instant où les vigognes ont lancé la mode périscope, style furtif, alors comme toujours, les autres ont exagéré et ont fini avec un mât de cocagne à la place du cou. Vous imaginez le cirque, les jours de grand vent ! Alors pourquoi les girafes ont-elles un si long cou ? Eh bien, parce qu'il n'est pas encore assez long pour qu'elles en crèvent ! Après, comme les dinosaures, elles viendront se plaindre et nous faire pleurer.

Pour en revenir à mon affaire, je n'irais jamais me foutre à l'eau sans y regarder à deux fois car je n'ai pas une confiance suffisamment aveugle dans les encyclopédies pour ne pas avoir peur du noir.

Comment peut-on se laisser bercer avec quiétude par cette science qui arrive à considérer le corps, ou ce qu'il en reste, en faisant abstraction de sa douloureuse réalité quotidienne : rage de dent, ballonnements intestinaux, chagrin d'amour, sadisme du directeur du personnel, facture d'électricité, découvert de fin de mois.

À chaque fois que l'ennui du moment se fait trop pressant, on va faire un tour dans la Grande Galerie de l'Évolution du Museum et on regarde sa vie toute tracée sous ses yeux pour les millénaires à venir, comme un profil de carrière. En entrant dans ce musée, c'est comme si l'on enfilait un scaphandre qui préserverait des odeurs, de la souffrance, de la terreur et de tous les signes précurseurs de la mort.

Mais on ne se fait pas d'illusions sur ce qui attend le visiteur à la sortie : une fois rassuré par les noms latins de la mort, on reprend son angoisse au vestiaire. D'autres se jettent un canon derrière la cravate pour le même résultat.

Mais grâce au ciel il me restait un aviron et, Dieu soit loué, j'avais traversé le Pacifique à la godille à la suite d'un pari stupide. En fin de compte, après plusieurs essais qui m'avaient fait tourner

en rond, je n'avais plus la moindre idée de la direction que m'avait montrée la barque lorsque je m'étais éveillé.

Ceci n'était pas anodin car je me souvenais des rapides vertigineux, fumant à l'extrémité Ouest du lac et je percevais maintenant, en tendant l'oreille, un mugissement de taureau qui pouvait bien être leur cri de mort.

Vous me direz qu'il me suffisait d'aller dans la direction opposée. Vous parlez d'or et je ne doute pas que c'est ce que vous auriez fait vous-même. Mais jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui étais dans ce mauvais cas et si je n'ai pas suivi vos conseils c'est qu'il m'était impossible de les suivre car dans quelque direction que je choisisse d'aller, le taureau était toujours devant moi.

Cela me ramène à cette maison dont je vous ai parlée, dont j'ai dû me défaire la mort dans l'âme vers l'âge de vingt ans et devant laquelle s'ouvrait une large vallée bocagère.

À l'automne, le brouillard stagnait dans les cloisons de ce labyrinthe d'où émergeait la cime des haies de charmes et d'ormes. Des générations d'hommes avaient façonné ces terres depuis l'invention de l'agriculture et les avaient modelées insensiblement, grignotant la forêt, élargissant les clairières, pour les conduire à ce paysage qui s'étendait sous nos yeux et qui inspirait une impression de continuité et de calme opiniâtre.

Notre maison s'établissait à l'écart de ce champ de labour séculaire, appuyée contre la forêt en un lieu qui en avait arrêté l'expansion, allez savoir pourquoi, et où l'on pouvait suspendre le geste, s'asseoir, sentir le viol encore fumant de la terre troussée par la charrue, s'enivrer des alcaloïdes narcotiques et ténus d'une fumée d'un feu de bois, s'étourdir du parfum léger d'un tas de fumier s'éveillant au soleil, écouter l'écho d'un règlement de compte de basse-cour ou celui du vagissement lointain d'une tronçonneuse.

Le chemin empierré qui la desservait s'enfonçait plus loin dans la forêt, où il perdait toute retenue, avec des herbes folles s'échevelant aux aisselles des fossés et dans le milieu de l'entrevoie.

Plus loin encore, il se ramifiait de plus en plus en un buissonnement de sentiers hirsutes où il était délicieux de s'enfoncer, jusqu'à se perdre dans cette forêt qui prenait racine dans la nuit des temps et dont rien n'indiquait qu'elle était à la veille de disparaître.

Un matin, nous fûmes éveillés par le rugissement d'un bulldozer et il ne s'arrêta pas de la semaine, relayé par les incantations véhémentes et rageuses des tronçonneuses.

Nous n'avions pas à chercher des mégaoctets de prétextes pour ne pas sortir de la maison et filer le long du mur sans lever le nez lorsque nous devons aller chercher du bois au fenil, pour vivre sur le contenu du frigo et trouver le temps trop frisquet pour sortir et enfin pour passer notre temps à bouquiner et à jouer aux cartes sans oser affronter le seul problème qui nous turlupinait : quel était le sacré foutu plan d'urbanisme qui était en train de se commettre là dehors !

À vrai dire, nous n'en voulions rien savoir et l'épais brouillard qui avait dissimulé ces travaux depuis le début nous fournissait une bonne raison à notre aveuglement.

Vous n'avez pas idée combien nous nous étions encoconnés dans notre désir d'ignorance ! Même le jour où nous nous résolûmes à sortir pour nous dégourdir je ne sais trop quoi des jambes ou de l'esprit !

Le brouillard ne faisait pas mine de se dissiper et nous prîmes le chemin qui montait derrière la maison vers la forêt, partant de la zone de prairies bocagères et conduisant à la haute futaie en passant par une transition d'enchevêtrement de bois et de prés.

Parvenus en haut d'un de ces prés que le chemin suivait entre deux haies de frênes et de noisetiers, je ne sais plus quel fut le plus con d'entre nous qui lança l'idée débile de faire la course dans la prairie en pente, à travers le brouillard.

C'était une idée débile à coup sûr car le premier arrivé ne gagnerait que le privilège d'avertir les autres qu'il avait remporté la course en venant s'écorcher sur les fils de fer barbelés qui

clôturaient la prairie.

Je me rappelle avoir couru comme un cinglé, les yeux pleins de larmes de rire et de froid, et même d'avoir couru en fermant les yeux, ce qui est un vrai délice, alors qu'on n'y voyait pas à cinq mètres. Mais je le répète, nous étions jeunes, un peu cons et ce brouillard qui nous empêchait de voir ce qui se perpétrait en bas de chez nous, nous donnait une illusion d'invulnérabilité, semblable à celle que ressentent les marmots quand ils se croient invisibles parce qu'ils ont la tête sous l'édredon. Ce sentiment était accentué par le fait que nous étions emportés par la pente ce qui nous donnait une impression de légèreté et de vitesse extraordinaire. Je crois même avoir dormi quelques secondes.

Heureusement le destin intervint sous la forme d'un dérapage général sur le sol gras et encore plus heureusement ce n'était pas de la bouse de vache. Il était évident que dans un tel brouillard nous ne pouvions pas nous faire de mal et nous nous relevâmes en nous aidant mutuellement, handicapés par le fou rire qui nous engourdissait.

Puis nous fîmes quelques pas et nous atteignîmes la clôture de barbelés dans laquelle nous nous serions emberlificotés si nous n'étions pas tombés plus tôt, ce qui fut encore l'occasion d'une crise de rire générale. En ce temps-là, j'étais immortel !

Lorsque, quelques jours plus tard, le brouillard se leva enfin, nous en prîmes un vieux coup dans les gencives. Toutes les haies qui avaient alimenté ma fringale d'exotisme rural avaient été arrachées. Non pas coupées à la tronçonneuse, ce qui aurait laissé l'espoir d'une végétation renouvelée pour mes petits-enfants, mais proprement renversées, dessouchées au bulldozer et s'alignaient, soigneusement rangées en stères par un bûcheron obsessionnel. La mousseuse verdure et le labyrinthe de prairies avaient dû céder le pas aux nécessités économiques d'un remembrement.

Ce fut le commencement de la fin. La petite route qui menait à la ville fut élargie, les tournants gommés, les platanes extraits comme des dents cariées. Les longues promenades à bicyclette sur

la route départementale furent tout bonnement interdites pour la sécurité des cyclistes et on ne se déplaçait plus qu'en voiture.

Les vieux fermiers du coin qui n'avaient jamais passé le permis de conduire se payèrent des boîtes à savon pétaradantes pour aller faire leurs courses et trouvèrent tout à coup la campagne mieux rangée et plus facile à vivre.

Plus tard la forêt fut rasée pour y bâtir des pavillons qui logeaient les salariés des entreprises nouvellement implantées. Dès lors, la ville se révéla plus proche que nous ne l'avions pensé car, comme si on n'avait pas assez humilié la forêt, on y créa une pénétrante à quatre voies qui détruisit, outre ce qui restait des arbres, le temps qui nous séparait de la ville.

Il n'en subsiste aujourd'hui qu'une colline honteuse, tondue comme le crâne d'une femme adultère. Les lits des ruisseaux autrefois grouillants de vie, les clairières enchâssées dans les combes où nous trouvions des rosés des prés les matins de brume, les chaos de rocs moussus que nous escaladions et où nous aimions nous perdre apparurent dès lors dans la barbare simplicité des formes essentielles, telles que les modélisent les logiciels de cartographie ou les mannequins d'osier des tailleurs, atteignant à l'obscénité d'une leçon d'anatomie.

Je vis alors que ce que j'avais aimé et qui ancrant les douceurs de l'enfance, n'était que l'enveloppe précaire de la brutalité des formes et que les formes elles-mêmes qui n'avaient que l'illusion de la pérennité, ne pesaient pas bien lourd contre l'entreprise des terrassiers. Heureusement il y a encore des jours de brouillard.

Mais imaginez qu'il y ait eu un troupeau de taureaux furieux dans la prairie que nous dévalâmes pleins d'inconscience ! Nous aurions eu bonne mine ! Allez trouver un arbre dans cette purée de pois ! Les bestiaux ont un vache d'instinct pour vous localiser aux naseaux, à croire que leurs yeux ne leur servent que de détecteur auxiliaire les jours où ils ont le nez bouché.

C'est ce qui se passait peu ou prou dans la situation qui était la

mienne, dans ma barque ingouvernable, sans boussole ni compas, à quelques encablures d'un Maelström vorace qui venait vers moi inexorablement et vers lequel me poussait chaque coup de pelle maladroit destiné à m'en éloigner.

Il est difficile de garder la tête froide lorsqu'on est inefficace. Mais ce qui l'est plus encore, c'est de voir que la réflexion ne sert à rien et que, aussi calme que l'on puisse s'énervier à vouloir rester, la catastrophe s'approche de vous avec l'inertie nonchalante, gracieuse et désinvolte d'un morceau de montagne déboulonné, tournoyant en bondissant sur la pente.

Moi qui ai passé ma vie, il faut bien l'avouer, à cacher ma pusillanimité derrière un rideau de fumée, je voyais une réponse sardonique du destin dans ce brouillard qui dissimulait un péril imprévisible. Car ma seule crainte, lorsque je m'étais embarqué, était de passer au travers du fond de l'embarcation et d'avoir à regagner le rivage à la nage en slalomant parmi les calmars géants avec la grosse et laide maison savoyarde en point de mire.

Au lieu de quoi je tombais sur ce péril prosaïque qui aurait justifié la plus raisonnable prudence me dictant de tourner les talons au lieu de m'embarquer, même si c'était contre un danger plus fantasmagorique que j'avais réuni tout mon courage.

Parvenu à ce point de mon récit, les seules solutions pour me tirer de cette entreprise nautique passent soit par la chance soit par la réflexion. Il me semble qu'elles ont leur pendant, ces solutions, dans les raisons qui ont motivé l'entreprise littéraire. Ce récit doit-il mettre en évidence les heureux enchaînements du hasard qui signent l'homme béni des dieux ? Ou doit-il démontrer point par point et preuves à l'appui que ma vie est guidée par le souffle d'une puissante réflexion. En d'autres termes : où se niche ma prétention ? Dans la chance ou dans l'intelligence ?

Honnêtement sur ce point je reste dans le brouillard. Dois-je courir au pif ou dois-je compter mes pas pour dresser le plan du labyrinthe ? L'expérience ne m'apporte pas de réponse satisfaisante et je n'ai ni assez de souffle pour courir, ni assez de jugeote pour

compter.

Les méthodes sont diverses pour se tirer d'un mauvais pas de cette sorte. Citons Joseph Cotten, dans le film “Niagara”, et l'artifice qu'il utilise pour retarder le moment fatal : il défonce le plancher de son embarcation afin que celle-ci se remplissant d'eau, en vienne à se traîner sur le fond. Méthode de délinquant qui n'a que faire du bien d'autrui, il était hors de question que je l'emploie.

Mais ses intentions, sur ce point tout du moins, étaient bonnes, puisque cela donne le temps aux rats et à sa comparse, Jean Peters, de quitter le navire avec des petits cris exaspérants.

L'année suivante, pour ne pas être en reste, c'est avec les mêmes cris exaspérants que Marilyn Monroe franchit les rapides de “La Rivière sans Retour”.

Une des solutions les plus élégantes qui me viennent à l'esprit est celle de Mickey Mouse transformant le navire en aéroplane avec les roues à aubes en guise d'hélices pendant que Minnie et Clarabelle poussent elles aussi des petits cris exaspérants.

C'est à se demander d'ailleurs si les femmes font autre chose que d'exaspérer les hommes dès que ça tourne mal. À croire que les talons hauts n'ont été inventés que pour fuir en courant sur une plage de galets pendant que le conjoint piaffe d'impatience et finit par se faire gauler à cause de cette abrutie, ce qui est l'expression la plus candide de la misogynie puisque ce qu'il fallait démontrer, c'est que les femmes ne font rien qu'à nous emmerder.

Il n'y a que Loth fuyant Sodome qui ait résolu le problème de manière radicale : traîne si tu veux, moi je me casse, connasse ! Mais ce faisant, il concède son libre arbitre à son épouse, en fait un être émancipé et refuse de lui faire porter le chapeau en cas d'échec de sa propre entreprise. Attitude courageuse et à rebours de la misogynie ordinaire, malgré l'apparente lâcheté du chacun-pour-soi.

Pour en revenir à mon problème, je ne voyais pas d'autre

solution, afin de me faire aborder la rive, que de m'en remettre au hasard avant d'être pris dans le tourbillon des rapides.

Si j'assignais à la zone dangereuse une direction contenue dans un quart de cercle, il me restait les trois autres quarts pour mener ma barque, à condition de tenir compte du courant qui ne ferait qu'augmenter en m'approchant des rapides. Cela me laissait soixante-quinze chances sur cent de m'en tirer à bon compte. Il me fallait choisir rapidement une direction et godiller rapidement dans la direction que j'avais choisie.

Vous remarquerez que m'étant résolu à m'en remettre au hasard je n'avais rien eu de plus pressé que de calculer mes chances, manière de ramener les coups de théâtre du destin à de mesquins comptes d'épicier, au même titre que de jouer en bourse ou au casino comme si c'était le seul moyen d'attribuer le succès au mérite personnel.

Le vrai joueur est l'enfant martyr, ou chéri, de la Chance. Pertes et gains ne sont que les manifestations de l'intérêt maléfique ou bénéfique qu'il a su éveiller chez une volonté supérieure. Même perdant il triomphe, puisqu'un dieu lui met le bâton dans la roulette. Au contraire de celui qui calcule et ne triomphe que lorsqu'il gagne, victoire éphémère à la mesure de sa précarité humaine. En ce qui me concerne, soit je calcule mal, soit on s'obstine à me mettre le bâton dans les roues.

Le problème était de choisir la direction. Quand vous étiez à la cantine, vous n'aviez aucun mal à désigner qui était le plus ceci ou le moins cela : il vous suffisait d'une cuillère tordue que vous faisiez tourner et qui s'arrêtait en face de l'heureux élu. À ce jeu, au moins, je gagnais souvent, d'où ma compétence péremptoire en cette matière.

Malheureusement, je m'étais embarqué sans cuillère, on ne peut penser à tout. Vous me direz que, tant qu'à penser à emporter une cuillère, autant emporter une boussole. C'est comme cela qu'on transforme une balade au lac en Expédition Polaire Française. De

toute façon, je n'ai jamais vu d'embarcation sans une cuillère traînant dans un coin. Ou au moins une petite cuillère. Ou une fourchette. Ou un couteau suisse gonflé de rouille comme un mille-feuille. Ou un tire-bouchon. Voire un bouchon ou une capsule de gros rouge, quoique je ne voie pas ce que je pourrais faire d'une capsule de gros rouge pour me tirer des rapides.

Mais de toute façon il n'y en avait pas dans cette maudite barcasse. À moins d'en soulever le double-fond et de draguer avec les doigts en peigne dans une soupe de souvenirs de pique-niques et de parties de pêche, de tourne-toi-je-fais-pipi et de je-crois-que-je-vais-vomir.

Vous m'imaginez, une main fouillant et raclant le fond, l'autre maintenant le plancher au-dessus de ma tête, ce qui ne tarderait pas à transformer l'embarcation en une sorte de cercueil flottant dans lequel j'aurais l'air de m'affairer comme un vampire cherchant son dentier avant de sortir dîner.

Et voilà : j'étais parti me promener en barque sur un lac dont les profondeurs glauques m'avaient inspiré des réflexions sur le caractère subjectif de la beauté, de la laideur et de la peur de l'eau. Puis, sans que je ne demande rien, était venu le brouillard.

Qu'à cela ne tienne, j'avais fait avec, en m'étendant sur le bénéfice qu'il y a de se boucher les yeux pour ne pas voir la misère du monde. Comme si cela ne suffisait pas, les rapides étaient venus me rappeler qu'ils avaient eux aussi quelques droits à participer à l'emmerdement général. Là encore j'avais fait face en dissertant sur le caractère symbolique des femmes livrées au caprices des rapides dans le septième art, sur les mérites partagés du hasard et de la réflexion et sur la manière la plus appropriée de faire un choix aléatoire.

Alors autant arrêter les frais avant de sombrer irrémédiablement dans le burlesque car outre le fait d'éviter de patauger dans le jus de fond de cale, ce plancher servait aussi à ne pas passer au travers de la coque vermoulue.

En m'obstinant à rechercher je ne sais plus quoi dans un but que

j'ai déjà oublié, je ne tarderais pas à être lourdement envoyé au tapis par un clapot inopiné, dans un craquement de coquille creuse accompagné d'une fraîcheur soudaine du fondement et cela finirait le cul dans l'eau, indispensable bouchon au fond d'une barque percée, aussi vulnérable qu'une tortue sur le dos.

Comme si tout ce que j'entreprenais devait dégringoler d'action en réflexion et de réflexion en fiasco sans que mes coups d'ailerons frénétiques n'eussent la moindre répercussion sur la trajectoire de mon destin pour empêcher qu'elle ne trouvât son aboutissement dans le grotesque !

Le mieux qui pourrait m'arriver alors, serait d'aborder discrètement dans un coin désert et le pire ne serait plus d'être pris par les rapides mais d'être découvert dans cette position honteuse, de préférence par une jeune et jolie femme, honorablement connue dans la région, qui ne manquerait pas de colporter les épisodes les plus poignants de mon sauvetage, je devrais dire les stades dramatiques d'une délivrance par le siège, à qui finalement je devrais la vie et qui ne se priverait pas de me le rappeler.

Alors, à-dieu-vat, plonge ton aviron et mouille ton front, camarade, et pour une fois fais un peu confiance à ton destin, ce salaud !

Tandis que je godillais tête baissée, droit devant, je me sentis soudain nimbé d'une aura subtile, comme exhalée par les nues. Levant la tête je vis le bleu sombre du ciel, d'où tombait ce halo, imbiber et dissoudre le brouillard, et le brouillard lui-même, devenir translucide comme une neige de printemps.

Je vis flamboyer la silhouette ténue et floue des crêtes lointaines puis les flancs austères de sapins noirs puis les coteaux rouillés de mélèzes.

Ensuite, au-dessus du jasant de brume, je vis émerger le gros chalet néo-savoyard au regard endormi mais vigilant d'une déesse aztèque, d'abord le toit enfoncé jusqu'aux yeux comme un bonnet de bardeau, puis les volets mi-clos des deux plus hautes fenêtres,

les petits balcons ronds accrochés comme des grelots sur la large façade placide et l'avant-toit épaté au-dessus du porche d'entrée marquant le milieu du socle carré de son assise rocailleuse.

Je découvrais cette maison patiente comme une lune morte, alors que j'étais affaibli par l'effort, pénétré de froid humide, frissonnant encore de mes craintes. Je me sentais quasiment manipulé comme si une volonté assoupie ne m'avait fait traverser le lac que pour la découvrir et m'avait guidé dans le brouillard malgré toutes les contorsions de ma navigation et de mon imagination.

Avant même de découvrir le ponton, je vis une silhouette émerger de la brume comme un écueil mélancolique recouvert par le flot immobile des replis d'une cape noire, le varech sombre d'une chevelure dégoulinant mollement sur ses épaules.

C'est un autre récif que j'avais redouté et, l'espace d'une seconde, doutai du bien-fondé de mon soulagement. C'est ainsi que je rencontrai Ariane.

Et cela mettait fin à mes divagations lacustres.